— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —

I/O — WWW.IOGAZETTE.FR

mercredi 22 juillet 2015

N°18 — AVIGNON 2015

io

18

LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 18 / Retour à Berratham — Raging Bull — Ubu — Cuando vuelva a casa 5 jours en mars — Birgit Ensemble — Judith Sibony — Lettre à Yann C.

© Juline Darde Gervais

— FOCUS —

RETOUR À BERRATHAM

LA LITANIE DES RETOURS

— par Marie Sorbier —

Il y a des rendez-vous à ne pas rater. Apprivoiser son renard prend du temps certes, et nécessite une attente propice à la préparation du cœur et de l'esprit.

Tel le Petit Prince, le festivalier connaît la date de la rencontre, et il faut bien toute une année pour s'y préparer. Le voilà enfin, son ticket à la main, assis dans la Cour d'honneur. L'attente est grande et la folie du lieu y ajoute toujours un je-ne-sais-quoi de mystique. Le terrain n'est pas inconnu, le duo Mauvignier-Preljocaj parle à tous, trompettes, silence, ciel encore entre chien et loup.

« Retour à Berratham » (ne cherchez pas cette ville sur GoogleMaps…) se veut une fable épique et moderne, un homme rentre chez lui retrouver celle qu'il aime mais la guerre et les effets collatéraux de la guerre y ont laissé des cicatrices. Il n'y a malheureusement pas grand-chose à dire sur ce texte de Laurent Mauvignier, auteur à la mode de la littérature française, qui peine à faire sens. Cette histoire est tout simplement sans intérêt. À sa décharge, il est difficile de porter attention à des mots si mal mis en valeur, car oui, acteur est un métier. Non, il ne suffit pas d'une jolie robe et d'un accent slave pour interpréter, ni de boucles blondes et angéliques pour capter et emmener avec soi, dans la fiction, ceux qui écoutent. Le trio de récitant est pauvre, inaudible, monocorde, sans flamme ni foi. Le texte sonne creux, l'histoire est déjà vue, datée. L'esprit s'en va alors, retrouver les merveilleux acteurs qui ont transcendé ce plateau.

> “
> **Et la danse dans tout ça ?**

Simon McBurney, reviens !

Et la danse dans tout ça ? Car oui, rappelons-le, Angelin Preljocaj est chorégraphe, habitué d'Avignon et reconnu partout et par tous. Les trop rares morceaux chorégraphiés sont propres mais pas révolutionnaires. C'est du travail bien exécuté, honnête, sans grandeur ni modernité, mais heureusement qu'ils sont là. Ce sont les respirations poétiques de ce spectacle, et on se voit espérer que les voix se taisent, que les corps prennent le pouvoir et qu'on laisse cette bande de voyous minables s'entre-tuer en silence. Vœux pieux, hélas. Les oreilles s'enfuient alors, chercher les souvenirs des textes percutants entendus sur cette scène.

Warlikowski, reviens !

Pour un metteur en scène, le pari de la Cour est toujours une inconscience. Il faut une bonne part de folie pour accepter de prendre possession de cet espace qui n'est pas à la mesure de l'homme. La tentation du spectaculaire est grande, et celle de tomber dans une ignorance volontaire de la majesté du lieu est tout aussi inepte. Le choix de la scénographie révèle encore plus qu'ailleurs les intentions du démiurge, et Adel Abdessemed paraissait taillé pour le défi. Hélas, trois fois hélas, nous voilà plongés dans un univers au croisement de « West Side Story » et d'« Un, dos, tres » (mais si ! la sitcom espagnole… Amis trentenaires, je vous salue !). Néon-étoile et cages-grillage amovibles n'apportent pas grand-chose au presque rien. Les yeux pleurent alors, blessés de ne pas se nourrir d'une nouvelle esthétique qui fasse sens et qui pousse à la mise en mouvement de l'esprit.

Castellucci, reviens !

Entrer dans la Cour pendant le festival est une danse en soi. S'asseoir et se préparer à recevoir une parole, protégé par ces murs épais d'histoires et de siècles suffit à avoir le sentiment de vivre un moment précieux. Pourtant, le festivalier d'Avignon veut qu'on le surprenne, qu'on devance ses envies et qu'on lui ouvre un nouveau champ des possibles. Raté pour cette année.

Nous reviendrons l'année prochaine et espérerons que cette scène soit de nouveau celle des avant-gardes et de la prise de risque. Vœux pieux ?

Esprit de création, reviens !

RETOUR AU BARATIN

— par Amélie Blaustein Niddam —

N'être plus rien après tant c'est pas juste, chantait Goldman dans une autre vie. Et c'est avec une émotion d'adolescente bafouée qu'il faut s'adresser à Angelin Preljocaj, lui qu'on l'a aimé au point de tout pardonner, tout avaler. Au point de dire, une dernière dernière fois, oui à un ultime dernier verre.

Mais cette fois c'est fini. Nous effaçons nos SMS échangés et brûlants. C'est fini. « Retour à Berratham », créé pour la Cour d'honneur, est une insulte faite à la danse et à la carrière de ce chorégraphe qui, avec « Personne n'épouse les méduses », dans ce même lieu, en 1999, avait divisé la Cour en faisant entrer la danse dans l'ère de la performance.

Ce n'est pas la première fois qu'Angelin Preljocaj fait dialoguer le texte et la danse. On se souvient de son sublime « Funambule », où il s'investissait entièrement au service du texte qu'il disait simplement, avec une voix calme, légèrement voilée, mélodique, et engageait tout son corps, souple ou tendu, continuellement en équilibre. On se souvient il n'y a pas si longtemps, en 2012, de « Ce que j'appelle oubli », où déjà il faisait appel à la plume de Mauvignier. Le spectacle alors racontait un fait divers abject grâce à des gestes lents posés dans un rythme soutenu.

Ici, sur le papier, l'affaire semble parfaite : Preljocaj à la chorégraphie, Mauvignier au texte et Adel Abdessemed à la scénographie. Adel Abdessemed dont on admire tant le travail très brûlant offre ici un décor de décharge pleinement réaliste où les voitures carbonisées s'accompagneront de jets de poubelles.

> “
> **On préfère encore se concentrer sur les voix qui ont le mérite d'être neutres**

Et voici que le spectacle commence. Entre le chœur des femmes en long, déroulé du haut du dos, pieds tentés par les pointes. Puis le texte en même temps vient dire ce que la danse montre, puis la danse montrera ce que le texte dit. Taisons le fait que les murs latéraux de la Cour sont ornés d'un mur végétal incompréhensible.

Le geste se fait dater dans une version guerre des Balkans de « West Side Story ». À aucun moment il n'est possible de s'accrocher à l'histoire de ce jeune garçon amateur de longs jetés qui revient dans cette terre inventée qu'est Berratham à la recherche de son amour perdu.

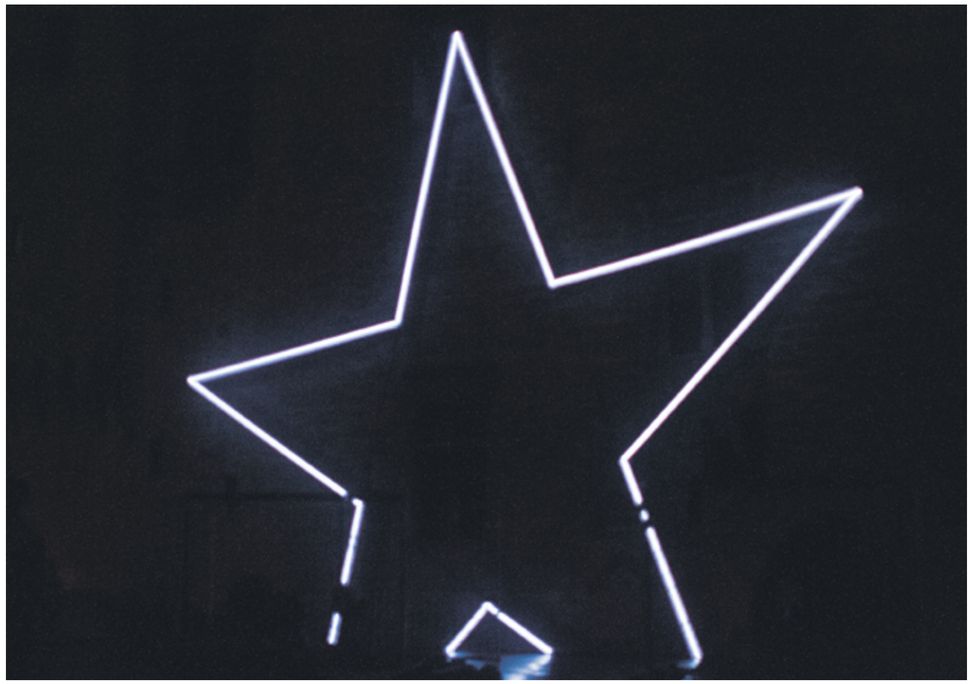
La danse est ici excessivement lyrique, démonstrative et illustrative. À choisir, on préfère encore se concentrer sur les voix qui ont le mérite d'être neutres de Laurent Cazanave, Niels Schneider et Emma Gustafsson. Mais leur distance de jeu ne met que plus en valeur la vacuité du texte de Mauvignier, qui se fourvoie dans des facilités de description : « Il marche. »

Impossible de ne pas penser ici à « Golden Hours », le chef-d'œuvre d'Anne Teresa De Keersmaeker largement controversé au Théâtre de la ville récemment. En montant « As You Like It », de Shakespeare, sans jamais chercher à illustrer son récit, elle a prouvé que le corps seul était langage pouvant faire entendre un texte. Preljocaj a longtemps su faire ça. « C'est environné du réel le plus aride que se déploie le merveilleux », écrit et lisait Éric Reihnardt récemment dans la cour de Calvet. Preljocaj a abandonné le radical qui rendait la violence palpable dans le pourtant très drôle « Paysage après la bataille », fait en collaboration avec Vejvoda (1997).

Goldman ne chante plus.

Dont acte.

DR



IN **RETOUR À BERRATHAM** DE LAURENT MAUVIGNIER — CHORÉGRAPHIE ET MISE EN SCÈNE ANGELIN PRELJOCAJ
17 > 25 JUILLET 2015 À 22H — **COUR D'HONNEUR**

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
mercredi 22 juillet 2015

REGARDS

OFF RAGING BULL

DE JACK LAMOTTA, MATHIEU LÉTUVÉ
4 > 26 JUILLET 2015 À 15H55 — **THÉÂTRE DES LUCIOLES**

PSYCHOBOXING
— par R-2-6 —

Je ne voyais dans les biographies qu'une forme déguisée de vanité. Aussi, je ne les abordais qu'avec parcimonie. La découverte de « Panama » par Eduardo Arroyo les a portées dans mon horizon de lecture. Je lis surtout celles qui sont consacrées aux sportifs, et force est de reconnaître que celles des boxeurs (Panama en était un) l'emportent sur toutes les autres. En fait de biographie de boxeur, « Raging Bull » est une œuvre archétypale, l'expression la plus aboutie d'un récit de vie d'un pugiliste ordinaire. On y retrouve « avec des bouffées délirantes » (Alexis Philonenko, spécialiste à la fois de la philosophie allemande et de la boxe) le parcours cyclique dans lequel le héros retourne à la délinquance après avoir côtoyé les étoiles. Dans « Raging Bull », les traits sont surchargés, voire téléphonés. Le récit de conversion est tissé avec de bien grosses ficelles ; l'homicide est un mensonge qui n'a d'autre but que d'illustrer la sauvagerie de Jake LaMotta, l'homme-animal, le Taureau enragé.
La compagnie Caliband s'est servie de ce matériau pour créer un spectacle de haut vol et d'une grande intelligence. Mathieu Létuvé et son équipe ont su admirablement tirer profit de la rencontre entre l'art noble et l'art du spectacle. Dans ce théâtre dance, la boxe n'est pas uniquement un sujet, elle contamine tout le dispositif scénique : nous sommes dans un duel, permanent ; la musique occupe la place de l'arbitre, elle rythme la confrontation ; les inscriptions visuelles annoncent les séquences tels des rounds. Le spectacle nous transporte dans une zone intermédiaire, à la lisière entre un match et un spectacle à part entière. La rudesse et la violence du premier sont mises en bride par l'élégance et la grâce de la danse hip-hop. Du point de vue spatial, le parti pris de la fragmentation du plateau, l'utilisation de plusieurs écrans rappellent toute l'hétérogénéité de la boxe. Nous progressons alors dans un cadre dédaléen comme si nous voyagions dans la psyché tourmentée de Jake LaMotta.

RAGE AUX POINGS
— par Pénélope Patrix —

Cet enfant des taudis du Bronx a dû se battre toute sa vie à coups de poing » (note d'intention). Ce spectacle mis en scène et interprété par Mathieu Létuvé, tiré de l'autobiographie de Jake LaMotta, égrène les phrases chocs. La continuité entre la rue et le ring, la boxe comme éternel combat pour survivre, les souffrances endurées et la rage, les devises célébrant le code du boxeur sont assenées tout au long du spectacle et ont un étrange goût de déjà-vu. Justement, le spectacle s'appelle « Raging Bull », comme l'autobiographie du boxeur américain et le film de Scorsese. Mais alors, quoi de nouveau ? Il semblerait que la « nouveauté » réside entièrement dans le fait qu'on ait ici fidèlement adapté le livre et le film pour le théâtre. Le dispositif est cinématographique : écrans multiples, jeux de champ/hors-champ, projection de légendes écrites (titres de chapitres et noms de lieux), éclairages, musique hip-hop cataleuse d'émotion, tous les composants du cinéma et de la série télé sont réappropriés. De même, les morceaux choisis du livre de LaMotta sont fidèlement récités, avec le « bon ton », monologue froid d'un forcené. À cela s'ajoute la danse hip-hop, strictement illustrative du propos (cornes de taureau, choré baston, choré combat, choré victoire, choré désespoir). Beaucoup apprécieront cette fidélité. Je reste quant à moi de marbre. Les tremblements du boxeur, la grâce, la souplesse, une amplitude ou une échappée du sens m'ont manqué. « Rage aux poings », bourrin, viril, sexy, oui, mais le tout reste univoque et prisonnier des deux scénarios types à l'américaine dont l'arrogance et l'autosatisfaction me tuent : 1) la success story : petit gars devenu champion ; 2) le récit rédempteur : un héros terrible (traître, violeur, meurtrier) justifié par ses blessures d'enfance et obtenant finalement le rachat grâce à sa « confession », dont nous sommes juges et parties (« Les gens comprendront »). Non merci, je ne vais pas au théâtre pour ça.

IN UBU

CONCEPTION OLIVIER MARTIN-SALVAN
7 > 23 JUILLET À 21H — **SPECTACLE ITINÉRANT**

BEAU CHARIJARRY
— par Bernard Serf —

Le Père Ubu, donc. Tel que l'a imaginé son génial et iconoclaste géniteur : lâche, traître, bête, gros, goinfre et méchant comme seul un enfant peut l'être ! Avec pour principale conseillère sa non moins délicieuse femme : la Mère Ubu, lady Macbeth de pacotille, bouffonne, manipulatrice, odieusement dégueulasse.
D'abord, le dispositif scénique : quadrifrontal, qui permet au spectateur d'être au cœur de l'action – des tapis au sol en mousse figurent un gymnase. Y trône, bien sûr, Super-Ubu, qui fait régner la terreur par l'aérobic (Véronique et Davina comme métaphore des fascismes à venir, une belle trouvaille !).
C'est très intense, très physique. Les comédiens surjouent le drame (pour notre plus grand bonheur), habillés de justaucorps qui nous feraient penser que celui de Superman a été créé par un styliste janséniste !
Olivier Martin-Salvan (metteur en scène et rôle-titre) saisit tout cela avec une alacrité salvatrice. Et une lucidité sans faille. Formidable Ubu ! Inquiétant et minable ! Bébé vagissant et cruel despote ! Hénaurme ! Et toute la troupe est au diapason ! Des tronches, des trognes ! De grands et beaux talents (et ce n'est pas, lecteur de I/O, la canicule qui nous échauffe).
La leçon de Jarry nous est joyeusement (et pleinement) restituée : refuser ces gros enfoirés, ces malotrus, ces malfaisants qui nous gouvernent ; ces Machiavel aux petits pieds qui nous baisent la gueule à longueur de jours ouvrés.
Le soir où nous avons assisté à la représentation (« Ubu » est un spectacle itinérant), nous avons fait 40 kilomètres pour voir la pièce. Cornegidouille, ce n'était rien au regard du plaisir que nous avons pris ! Oui, nous avons vécu une sacrée soirée, comme aurait pu le dire un autre (et bien triste) bouffon, mais fort heureusement passé de mode, celui-là !

MARTIN-SALVAN, ROI !
— par Jean-Charles Mouveaux —

C'est presque la fin du festival et je suis à deux doigts de devenir un serial killer de cigales, mais bon ! Prenons la voiture et roulons voir le spectacle itinérant du IN à Vacqueyras.
Jarry mêle dans cette farce narrant la montée en puissance d'une dictature provocation, absurde, parodie et humour gras. Et ce n'est pas Martin-Salvan et sa troupe qui vont le trahir : une merveille !
Dans un décor de gymnase en extérieur (les Dentelles de Montmirail à portée de vue), nous assistons à une accession au pouvoir grand-guignolesque et sanglante sur fond de compétition sportive. Décidément, dans ce monde où les nouveaux dictateurs et les transferts footballistiques font la une des quotidiens et des journaux télévisés, gageons qu'Alfred Jarry va vite (re)devenir « à la mode de chez nous » ! On rit beaucoup de nous-mêmes, et c'est aussi la grande force du théâtre que de nous tendre ses miroirs ; c'est un rire franc mais embarrassé, gêné. Car oui, c'est bien nous qui sommes représentés là, à la fois cupides, lâches, pleutres et j'en passe ; pas beaucoup de place en effet dans ce texte et sa lecture par la troupe pour les bons sentiments. C'est cynique, à l'image de notre monde, mais rions ! Ne serait-ce que pour conjurer le mauvais sort, le retour des temps obscurs, ces sales bruits avant-coureurs.
Tout est parfait dans cette approche d'un des précurseurs du mouvement surréaliste et du théâtre de l'absurde. La distribution mène la représentation à un rythme effréné, au pas de course, avec une belle générosité. Pas étonnant qu'Olivier M.-S. ait fait ses classes avec entre autres Jean Bellorini. Comme lui, il fédère et emmène sa troupe. L'adaptation du texte est concise (une heure messieurs dames !), acérée : un beau match ma foi !
Un spectateur agacé par les rires et les applaudissements nourris m'a interpellé pour me demander pourquoi cela m'avait tant plu. J'ai répondu : « "Le Dictateur" de Chaplin, ça m'a fait rire aussi… Pas vous ? »

OFF 5 JOURS EN MARS

DE TOSHIKI OKADA — MISE EN SCÈNE JÉRÔME WACQUIEZ
4 > 26 JUILLET 2015 À 13H30 — **THÉÂTRE CHAPEAU D'ÉBÈNE**

MODERNITÉ ET MYSTÈRE
— par Geoffrey Nabavian —

Modernité et mystère : voilà les impressions que crée cette rencontre entre un dramaturge, un metteur en scène, des comédiens. Qui font que sur la scène se passe quelque chose de fort. Modernité du texte de Toshiki Okada, écrit puis créé par lui en 2004 : on aime que les jeunes Japonais qu'il met en scène s'adressent à la salle à coups de « Je suis l'ami de Minobe, je vais vous raconter ce que j'ai fait ce samedi soir-là… ». On adore y découvrir au compte-gouttes les motivations des personnages. Celles de Minobe et Yuki par exemple, qui s'enferment cinq jours dans un love hotel pour n'y faire que l'amour. Choix qui constitue le cœur du texte… Même si ce dernier, peu explicatif, dessine parfois quelques portraits qu'on a l'impression de déjà connaître – la jeune fille seule notamment –, il tient en haleine. Et propose une réflexion sociale sur laquelle on aurait aimé avoir plus d'explications, touchant le Japon actuel, mais bon… On a plutôt à imaginer, avec comme guide la mise en scène de Jérôme Wacquiez. Au diapason des mystères de la pièce, elle fait intervenir des procédés très divers, de façon fine. Jeu occupant tout l'espace, frontalité ou passages tout en intériorité… On ne perd jamais le rythme, on n'est jamais pris en otage par une émotion feinte. Grâce, également, à la remarquable troupe d'acteurs. Avec, notamment, les magnifiques Nicolas Chevrier, Christophe Brocheret et Flora Bourne-Chastel, euphoriques jusqu'à la rupture. Les sept comédiens prennent en charge le côté oral de ce texte de façon physique, comme dans l'urgence. Et lui assurent un caractère universel. Oui : on sent, devant « Cinq jours en mars », que c'est à chaque spectateur de verser un peu de soi dans l'histoire contée. De façon évidente.

LOST IN TRANSLATION
— par Barthélémy Fortier —

Le Japon, et notamment Tokyo, est une source d'inspiration inépuisable. Que ce soit au cinéma avec « Lost in Translation » ou ici au théâtre Chapeau d'ébène, l'ambiance flottante et les mœurs de cette ville fascinent les Occidentaux.
Tokyo est une ville spéciale : cette mégalopole ne s'arrête jamais, personne ne s'y sent réellement à sa place, chacun semble y flotter, comme entre deux mondes.
Cette ambiance si particulière donne le sentiment d'une suspension du temps, d'accomplir une sorte de voyage immobile, comme sous l'effet d'un décalage horaire.
C'est dans ce climat que deux jeunes, deux solitudes perdues au milieu de cette jungle urbaine, vont décider de s'isoler dans un love hotel pendant cinq jours. Pas de sentiments, pas de relations, seulement de l'acte sexuel pur.
Ce spectacle pose la question de la dépersonnalisation du monde contemporain. Il met en scène cette jeunesse terrifiée par l'Autre. Entre gêne et pudeur, il dépeint une génération Y éprise d'incommunicabilité.
N'est-ce pas là le paradoxe de ma génération ? Alors que nous évoluons dans un monde de l'instant et de communication, l'Autre, le rapport humain n'a jamais été aussi loin, n'a jamais été aussi informel.
Alors que la guerre d'Irak éclate, ces deux jeunes décident donc de s'isoler, de former une parenthèse dans leurs vies.
Ce texte, par sa construction dramaturgique en spirale, montre une jeunesse épuisée par un monde de vitesse, de surenchère d'informations, par ce tsunami d'accumulations, et qui décide de dire « stop ». De s'arrêter, le temps de quelques nuits. De revenir à des rapports basiques, à une redécouverte de l'instinct primaire, afin de retrouver peu à peu sa singularité et son humanité.
Finalement, n'est-ce pas la solution ?

CUANDO VUELVA A CASA
IN VOY A SER OTRO

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MARIANO PENSOTTI
18 > 25 JUILLET À 18H — **LA FABRICA**

JOLIMENT DÉCEVANT
— par Maya Crale —

Quand je rentrerai à la maison, je serai un autre. » Un chassé-croisé de vies incertaines, d'errances, de nostalgies révolutionnaires dans un pays hanté par la crise économique. Une jeunesse argentine qui se cherche dans l'art, dans l'amour, dans la politique. Un passé recomposé se mêle à un présent sans perspective. Le point fort de ce spectacle est sans nul doute la scénographie : deux tapis roulants sur lesquels les personnages évoluent, s'aiment, se perdent, choisissent ou subissent leur solitude dans un harmonieux effet de fondu enchaîné provoqué par cet ingénieux dispositif. On pense un peu à Robert Lepage et à Joël Pommerat. Pensotti revisite les mythes familiaux, la manière dont le cerveau humain recompose le passé et tord le présent. Quelle part de notre histoire familiale portons-nous ? Qu'est-ce qui nous influence ? Peut-on devenir un autre ? Ces personnages toujours à la recherche d'une version meilleure d'eux-mêmes peinent à échapper à leurs conditionnements.
Le thème est ambitieux, et même si ce spectacle comporte une grâce certaine on reste un peu déçu par la pauvreté du texte et le caractère artificiel des situations. Tout cela est aggravé par le choix d'un panneau lumineux à ampoules rouges nous expliquant, entre autres, les états d'âme des personnages au cas où nous ne les aurions pas devinés : « Damian est déprimé. Il ne sait que faire. Il se sent seul. » Le charme qui pouvait émaner de l'inachevé de la mise en scène et de ces histoires décousues tombe à l'eau par ce trop-plein d'informations inutiles et psychologisantes.
On reste finalement assez extérieur, s'en fichant un peu de savoir si Natalia va devenir la grande chanteuse qu'elle rêvait d'être et si Damian va au bout du compte sortir de cette mauvaise passe. Ce spectacle nous frustre par son potentiel immense et le ratage de son aboutissement. Il reste un joli sentiment de mélancolie et l'envie d'en voir plus.

MOI EST UN AUTRE
— par Rick Panegy —

Il n'est parfois pas nécessaire de partir loin pour être un autre soi… Il suffit souvent de se plonger dans les grands romans, ou dans des films-fresques pour être ailleurs, un autre, à un autre moment… Le théâtre, à l'image de ce spectacle, peut s'en inspirer, ou y ressembler.
Mariano Pensotti réussit, en 1 h 20 seulement, à proposer un espace multiple, un spectacle où le temps se démultiplie autant que les personnages et les intrigues. La narration, fleuve, est supportée par une musique qui résonne comme une rengaine thématique. Elle donne à appréhender ce spectacle comme un long voyage : quasi cinématographique dans sa construction, la proposition de Pensotti est peut-être limitée dans l'écho qu'elle peut provoquer chez le spectateur. Le monde n'y résonne pas totalement, c'est là le défaut de sa qualité plastique et essentiellement illustrative. Mais qu'importe cette réserve, cette exploration drôle et sensible du souvenir, du défilement du temps et de son effet sur les attentes et l'identité de chacun aboutit à un spectacle dont la mélancolie sous-jacente côtoie l'optimisme. Il y a un air de « Movida »…
Basé sur des anecdotes, le récit de Pensotti est imbriqué, en puzzle. Il raconte comment le souvenir ou les retrouvailles avec son passé (ou celui d'un autre), par des objets réapparus par exemple, peuvent changer ou altérer la réalité ; ou comment cela peut induire un futur potentiellement différent…
Pour évoquer cette fresque intime, Pensotti use d'une scénographie inventive, faite de vidéos, d'images, d'objets, de rideaux et de tapis roulants ; les comédiens, énergiques et naturels, y déploient beaucoup de savoir-faire, incarnant sans pause de nombreux personnages. Seul bémol, la FabricA est peut-être un lieu un peu trop grand pour ce théâtre dont la proximité avec le public doit être un plus certaine…

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Jade Herbulot et Julie Bertin —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Le quatrième mur nous paraît faire l'objet d'un malentendu. C'est même fou de constater à quel point il constitue un des présupposés les plus solides au théâtre. Un des symptômes récurrents de cette croyance se manifeste lorsqu'un acteur, face public, regarde devant lui tout en faisant comme s'il voyait autre chose que les visages de ceux qui assistent à la représentation. En jargon théâtreux, on parle alors de regard dirigé vers la « ligne des Vosges », un horizon fictif qui contourne la réalité de la présence des spectateurs.
Au fond, nous connaissons assez mal l'histoire du théâtre. Car en effet, là où on croit dur comme fer à l'existence du quatrième mur et qu'on le considère comme un fait immuable qu'il a fallu contourner, transgresser, on ne voit pas qu'il n'a été qu'une parenthèse dans le long cours des transformations successives des formes théâtrales. Représentons-nous que, au milieu du xviie siècle, il est arrivé que des auditeurs mécontents interrompent une pièce pour en réclamer une autre puis que les acteurs s'exécutent, et l'on saisira tout l'arbitraire du quatrième mur.
Mais, soit, nous en avons eu besoin, nous avons eu besoin de construire un nouveau code. Augmenter le plaisir du public en mettant tous les outils du poète dramatique et des acteurs au service de l'illusion, tel était, entre autres, la volonté de Diderot quand il proposa dans sa poétique de faire « comme si la toile ne se levait pas ». Aujourd'hui, il semble se dissiper peu à peu. Sans doute que d'autres nécessités se font jour. Pour nous, le Birgit Ensemble, il nous paraît primordial de chercher à actualiser sans cesse la coprésence des acteurs et des spectateurs dans un même lieu. Donner au public les regards les plus francs et les plus directs comme pour lui dire toujours « Vous êtes là, nous aussi, et c'est quand même pas mal, non ? », les concerner, le plus profondément possible.

D.R.

Le Birgit Ensemble est une jeune compagnie fondée par Julie Bertin et Jade Herbulot à l'issue de la création de «Berliner Mauer : vestiges». Elles entament ainsi l'écriture d'un cycle de spectacles qui sondent l'héritage idéologique et politique de l'Europe d'après 89.

POUR UN PRÉLUDE
15 > 19 JUILLET 2015 À 17H30
LA PARENTHÈSE

LE FAUX CHIFFRE

3h58

C'est la durée moyenne pour traverser la rue des Teinturiers le samedi soir.

HUMEUR

“

AVIGNON C'EST UN FESTIVAL PARCE QU'IL Y A BEAUCOUP DE THÉÂTRES, OU C'EST PARCE QU'IL Y A BEAUCOUP DE THÉÂTRES QUE C'EST UN FESTIVAL ?

— Entendu dans la rue —

I/O MICRO

@AUCAFEFRANCAIS —
«L'Armelle des douze singes.»
#grandjeuconcours

@TNGOHONGROCHE —
Excellente tribune d'@Arnaud_Laporte dans @IoGazette sur la volonté de décloisonner les arts dans le domaine de la critique.

@ALEXMAURICETTE —
D'io m'io! Pas b'io mais j'invite P'io et L'io. Et ton z'io aussi. On chantera du k'io, on ira à r'io

@BLEROY3775 —
Devant aller demain à la FabricA, j espère que le faux chiffre de la @IoGazette ne va pas tendre vers la réalité

@MONSIEURPROUST —
Et le lecteur d'@IoGazette s'est avéré être… le comédien qui jouait La Peste dans ETAT DE SIÈGE ! #FDA15

@RICKETPICK —
En place pour Barbara-Fairouz @FestivalAvignon. Se retrouver à côté d' @OlivierPylevrai.
Lui donner @IoGazette du jour.

—
Twittez : #iomicro — @iogazette

LETTRE À…

— Par Hubert Chiffoleau —

… YANN C.

Cher Yann C.,
… Un lieu où serait abolie la servitude volontaire, cette distribution absurde des rôles, en totale dissonance avec les mouvements du cœur de chacun, et donc, d'abord, cela : l'acteur et le spectateur. Un tel lieu existe-t-il ? Je suis allé dans ton Cabinet de poésie (« Habiter son absence – Variation autour de la vie et de l'œuvre de Joë Bousquet »), une nuit de 2015, dans la cité de Carcassonne. Tu y accueillais, un par un, tes visiteurs, dépouillés de tout et de tous.
J'entre dans la chambre. Naufragé fragile, tu es assis, au fond à droite. À gauche, « L'Origine du monde », de Courbet. Collés au plafond, des ballons de toutes les couleurs. Au centre, une mare aux canards de fête foraine. « Ici se joue l'origine du monde. Nous n'étions que des animaux de marécage pourcoac une pensée de bouche, une pensée naissait dans la bouche. Pourcoac. » Ce texte que tu me lis, de Brisset, dit le tableau qui dit l'énigme. Mais voici qu'un ballon rouge, poussé par je ne sais quel hasard, se détache du plafond, plane autour de toi, se pose à mes pieds. Tu souffles : « Brisset. » Je murmure : « Bousquet. » C'est tout l'espace qui change tandis qu'un canard, tiré au sort, se métamorphose en la prose de Bachelard : « L'esprit n'est jamais jeune, il est même très vieux car il a l'âge de ses préjugés. »
De Bousquet, de toi, de moi : nous parlons. Étrange symétrie qui a pour opérateur la poésie. Je me lève, cœur serré. Il faut larguer les amarres. Habiter ton absence. Puis, je me perds dans les ruelles noires. Sur mon chemin, un homme enveloppé dans une cape rouge, et le chien noir de l'absence. Un peu plus tard, un autre, au loin, sur une chaise roulante. « Bousquet ? » Non. Ce doit être la fatigue. J'ai froid. Carcasse sonne. Assis, sur le bord du trottoir, j'écris : « C'est liberté qui demande / à ce que soit laissée vide la place / et vide l'absence / pour qu'elle surgisse / rêve en marche / tu es l'ombre de mes pas / miracle d'être seul / énigme d'être soi. »

Bien à toi,

Hubert C.

P.-S. : Tu seras le lundi 14 septembre 2015 à la Maison de la Poésie de Paris, en compagnie de Sophie Bourel, dans la chambre noire de Bousquet. J'y serai.

Hubert Chiffoleau est écrivain.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE

TRIBUNE
UN RÔLE DE THÉÂTRE ET DES PAPIERS D'IDENTITÉ

— Par Judith Sibony —

C'est sans doute la création qui a fait le plus parler d'elle, en mai dernier, à l'heure où les théâtres achevaient leur saison. « 81 avenue Victor Hugo », « pièce d'actualité » commandée par Marie-José Malis pour clore sa première programmation au théâtre de la Commune (Aubervilliers), est un objet théâtral tout à fait singulier et séduisant. Il fait partie d'un cycle de pièces documentaires élaborées par des metteurs en scène et chorégraphes aguerris, en collaboration avec des habitants d'Aubervilliers, le but étant de construire avec eux un théâtre qui mette leur existence sur le devant de la scène. Olivier Coulon-Jablonka a choisi de travailler avec un collectif de sans-papiers d'origine ivoirienne et malienne, qu'il a rencontrés dans un squat, au 81 de l'avenue Victor-Hugo (celle d'Aubervilliers !) – d'où le titre du spectacle. La pièce est écrite à partir de leurs récits, et c'est eux-mêmes qui, face public, racontent leur histoire : voyages clandestins, exil, déceptions, quête kafkaïenne des « papiers » sans lesquels rien n'est « permis » dans leur séjour en France. Et au beau milieu de tout cela, l'espoir, cette bizarrerie qui fait que malgré l'eau froide et la précarité des squats, la peur d'être « contrôlé » au moindre coin de rue et l'obligation de se faire exploiter parce qu'on est « clandestin », ces hommes dégagent sur scène une lumière profonde et souriante que bien des acteurs professionnels pourraient leur envier.

“
« Le théâtre permet de nous faire entendre ; ça fait partie de notre lutte pour dénoncer les lois »

Là est en effet l'une des captivantes originalités du spectacle : bien que joué par des amateurs, ou peut-être justement pour cela, « 81 avenue Victor Hugo » est une expérience qui rappelle le théâtre à sa vocation première et souvent négligée : faire entendre des choses décisives qui pourront changer au moins un peu la vie. Ici, la parole qui est adressée au public relève en effet d'un geste vital et grave, même quand le spectacle est drôle – et il l'est souvent. « Le théâtre permet de nous faire entendre ; ça fait partie de notre lutte pour dénoncer les lois », résumait l'un des acteurs au moment de la création. De fait, si ces militants ont accepté de monter sur les planches alors qu'au quotidien ils n'osent même pas s'asseoir dans la pénombre d'un cinéma de peur d'être arrêtés, c'est parce que le « staff », comme ils disent à propos des équipes de la Commune, leur a fait confiance, mais aussi, très concrètement, pour utiliser cet outil unique de parole et d'écoute qu'est le théâtre. Lors des premières, à Aubervilliers, le groupe s'est empressé d'inviter le préfet de Seine-Saint-Denis à venir voir la pièce. Et à l'issue du spectacle, ce dernier a considéré qu'il fallait bel et bien prendre acte de ce qu'il avait « entendu ». Aujourd'hui, toute la petite troupe a obtenu son permis de séjour, de même qu'une dizaine d'autres membres du squat de l'avenue Victor-Hugo. C'est dire comme ils ont bien fait de croire dans les pouvoirs du théâtre.
Mais que le public ne se méprenne pas sur l'intérêt de l'aventure : l'efficacité concrète de leur geste n'obère en rien la beauté de leur performance, qui est absolument drôle, émouvante et juste. Comme peut l'être l'art lorsqu'il est porté par une réelle sincérité.

Judith Sibony est journaliste.

81 AVENUE VICTOR HUGO
23 > 25 JUILLET 2015 À 15H
GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

LE DESSIN

LES AUTRES
— par Paul Martin —

www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

MOTS D'ADO

— par Héloïse, 14 ans —

Divertissante et drôle, cette pièce de théâtre dans une pièce de théâtre inspirée de la commedia dell'arte nous emmène au côté de quatre comédiens italiens à la limite de la fantaisie et de la réalité. De vrais costumes originaux qui renforcent l'impression d'accompagner les personnages et un décor simple qui nous laissent imaginer… Entre un roi obèse qui tente de maigrir pour celle qu'il aime et un valet qui nous fait rire, un spectacle pour tout public, du théâtre classique, du vrai comme on aime.

PRÊT-À-PARTIR
3 > 26 JUILLET 2015 À 19H50
THÉÂTRE BUFFON
—

« Ne laissons pas la beauté disparaître derrière l'industrie du paraître », tel est le slogan d'Yves Pignot qui met en scène une société futuriste où la beauté règne en maître. Deux personnages naïfs, chargés de trouver divers moyens pour embellir « La Star », vont ouvrir les yeux sur les diktats superficiels qu'on leur impose et découvrir qu'être heureux, c'est être beau. Tout cela dans une ambiance de Big Brother, où le moindre geste est contrôlé… Dommage que ce point ne soit pas plus développé. Entre chants, rimes et parties de claquettes exécutés sans fausses notes par un duo attachant, une comédie kitch et drôle qui donne à réfléchir sur les conventions esthétiques d'aujourd'hui.

NATURELLEMENT BELLE
4 > 26 JUILLET 2015 À 13H50
THÉÂTRE DES BÉLIERS
—

ALOMEA
Agence de LOcation Meublée En Avignon
RÉSIDENCE ÉTUDIANTE SAINTE MARTHE
HOMOLOGUE CAF
APPARTEMENTS À LOUER À PARTIR DE 388€
WWW.ALOMEA.FR

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Éditeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Marie Sorbier, Amélie Blaustein Niddam, R-2-6, Pénélope Patrix, Jean-Charles Mouveaux, Bernard Serf, Rick Panegy, Maya Crale, Geoffrey Nabavian, Barthélémy Fortier, Jade Herbulot, Julie Bertin, Judith Sibony, Paul Martin, Héloïse.

Photo de couverture :
Juline Darde Gervais
http://julinedardegervais.com

N°18 / 22 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

JUILLET 2015

MAISON JEAN VILAR

AVIGNON

LE RÊVE QUE NOUS FAISONS TOUS

EXPOSITIONS
RENCONTRES
LECTURES
VIDÉOS
BIBLIOTHÈQUE
RADIO
LIBRAIRIE
BAR ÉPHÉMÈRE

© GENEVIÈVE GUEUTE

8 RUE DE MONS | 04 90 86 59 64 | WWW.MAISONJEANVILAR.ORG/NEWS